

Date : 14/09/10

Antiquaires : la nouvelle vague



Mathias Jousse (Photo : Frédéric Poletti pour le Figaro)

Ils sont jeunes et inventifs. Portraits de douze jeunes marchands présents à la Biennale, qui donnent glamour et piment au marché.

Mathias Jousse : les « seventies » dans la peau

Depuis 2001, Mathias travaille avec son père, Philippe. À 37 ans, ce fils du roi de la fête explore le mobilier d'artiste de François Arnal ou Claude de Muzac. Mais il a surtout une passion pour les designers français des années 1970 : Maria Pergay, Roger Tallon et Pierre Paulin, auquel la galerie consacre une exposition. Parmi la cinquantaine de pièces achetées depuis dix ans, cette grande « Declive », dont Beaubourg possède un exemplaire. Pour ce chineur hors pair ayant fait ses armes aux Puces, « les prix, déjà assez hauts, devraient suivre une ascension similaire à ceux de Prouvé et Perriand ». Pour le Grand Palais, le duo a choisi les valeurs sûres que sont Noll, Prouvé et Perriand. Mais aussi, bien sûr, un ensemble de pièces de Paulin, comme la table rhodoïd de 1965, qui avoisine les 30 000 €.

Évaluation du site

Site du quotidien national Le Figaro. Il met en ligne l'intégralité de ses éditions papier ainsi que de nombreuses dépêches d'agences et articles publiés en temps réel.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 245

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Galerie Jousse, 18, rue de Seine (VIe). www.jousse-entreprise.com

Benjamin Steinitz : l'insolite XVIIIe



Benjamin Steinitz. (Ph : F.Poletti/ Le Figaro)

Benjamin, fils du célèbre antiquaire Bernard Steinitz, a repris avec brio le flambeau familial. Ce travailleur acharné continue de marier les décors féériques aux objets hétéroclites, loin, très loin de l'ennuyeux classique XVIIIe siècle aujourd'hui passé de mode. Cette tête rousse qui fête le premier anniversaire de son nouvel espace de 700 m², en face du Bristol, a mis en scène la boiserie blanche avec ses ors d'origine du Palais Paar à Vienne pour servir d'écrin à deux découvertes d'André-Charles Boulle.

Steinitz, 77, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIIIe). Tél. : 01 56 43 66 70.

Michel Giraud et Félix Junior Marcilhac : le must de l'Art déco

Le premier, lyonnais, est venu défendre l'Art déco en 1998 à Paris. Michel Giraud (ci-dessus), 48 ans, se passionne pour les années 1900-1930 exclusivement françaises dans son côté le plus précieux. Cet amoureux de belles matières, comme le galuchat d'André Groult ou de Pierre Legrain, a recomposé l'atmosphère raffinée d'un appartement de collectionneur. Et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de Jacques Doucet, qui aura sa rétrospective à Paris dans deux ans. C'est un vide-poche en pierre noire d'origine asiatique, avec des anses en corail de Gustave Miklos (1927) ayant appartenu au mécène d'Eileen Gray, qui lui a donné l'idée. Pour son entrée dans la cour des grands, sous la verrière, ce chineur exigeant a peuplé son écrin

ultrachic d'une élégante coiffeuse en placage d'amarante d'Irbe ou d'une tête taillée dans un bloc d'acajou de Jean Lambert-Rucki de 1921. Une merveille cubiste !

Le second, 30 ans, jeune marié et futur papa, a rejoint son père Félix il y a près de cinq ans. Après un passage dans l'immobilier, cet ancien avocat est revenu à ses premières amours : l'art qu'il avait rejeté pour ne pas tout de suite emboîter le pas familial. Une voie suivie aussi par sa sœur, Amélie, la rousse au caractère bien trempé. Avec fougue, ce séduisant jeune homme a repris la galerie qui était en sommeil en faisant une exposition par an et des salons. Il croise les doigts pour être accepté à Design Miami, à Bâle et à la foire de Maastricht, ce qui lui permettrait de sortir de la bulle parisienne. Pour sa première Biennale, Félix Junior a sorti une console en laque arrachée et coquille d'œuf de Gaston Suisse, un bureau de Dunand en laque bleu nuit et une commode d'Eugène Printz en laiton dentelé. B. DE R.

Galerie Michel Giraud, 35-37, rue de Seine (VIe). Tél. : 01 43 25 11 01. Galerie Marcilhac, 8, rue Bonaparte (VIe). Tél. : 01 43 26 47 36.

Corinne Kevorkian : la princesse de l'Orient



Corinne Kevorkian

Cette diplômée de muséologie à l'École du Louvre a rejoint le quai Malaquais en 2005. Dans les traces de sa mère, Annie, cette chineuse préfère le métier de galeriste à celui d'expert à Drouot, qu'elle exerça pendant cinq ans. La passion de cette jolie brune va vers la céramique de fouille jusqu'au XV^e siècle et les miniatures persanes et indiennes. En archéologie, son coup de cœur est pour l'art amlash de la civilisation de Marlik au nord de l'Iran (fin II^e -début I^{er} millénaire avant J.-C.). Ses deux pièces vedettes de la Biennale sont une « Princesse » de Bactriane (fin III^e -début II^e millénaire avant J.-C.) et une statuette de Balafre de la civilisation de l'Oxus. On ne connaît que quatre autres modèles complets, dont un au Louvre.

Galerie Kevorkian, 23, quai Malaquais (VIe). Tél. : 01 42 60 72 91.

Bill Pallot : expert en mariage de styles

À 46 ans, cet historien d'art et collectionneur d'art contemporain tous azimuts, décoré chevalier des Arts et des Lettres, a redonné un coup de jeune à la maison Aaron. Son look - cheveux longs et costume trois pièces en tweed ou à rayures - détonne. Tout comme son franc-parler et son art de vivre. Ce fou de têtes de mort (98 pièces de toutes époques !), qui roule en Porsche 911 Targa intérieur vintage dessiné par Vasarely, rêve d'un autre XVIIIe à marier avec le contemporain. Son dada : mélanger les styles. Dans un stand inspiré du décorateur des années 1940 Christian Bérard, trône un grand canapé rocaille allemand (Berlin vers 1750) digne d'un magnifique morceau de sculpture à mettre au salon avec Koons ou Murakami...

Aaron, 118, rue du Faubourg- Saint-Honoré (VIIIe). Tél. : 01 47 42 47 34.

Franck Laigneau : première Biennale

À 40 ans, cet ardent défenseur des Arts décoratifs entre dans la cour des grands. C'est en découvrant un livre sur le Pavillon de la Finlande à l'Exposition universelle de 1900 que ce jeune marchand talentueux a eu le déclic. Depuis douze ans, Franck Laigneau explore les confins de l'Europe. Plutôt que d'acheter des pièces secondaires d'artistes célèbres, il part à la recherche de noms encore inconnus mais importants historiquement en Scandinavie, Finlande et Allemagne. Le chemin fut ardu pour faire apprécier Lars Kinsarvik, Johan Borgersen, Eliel Saarinen ou Richard Riemerschmid aux amateurs et musées comme Orsay. Pour sa première Biennale : place aux peintres et sculpteurs qui se sont tournés vers les Arts décoratifs en 1900, comme le Danois-Norvégien Stephan Sinding ou le Suédois Als Wallander.

Galerie Franck Laigneau, 29, rue de Bellechasse (VIIe). www.franck-laigneau.com

Mickael et Sandra Kraemer : mobilier royal, en famille



Mickael et Sandra Kraemer (Ph: F.Poletti/ Le Figaro)

Cousin, cousine, de 30 et 29 ans, ils ont grandi ensemble dans le grand immeuble de la maison Kraemer posée au bord du parc Monceau. Petits, ils gambadaient au milieu du nec plus ultra du mobilier XVIII e . « On a fait l'école du Louvre, mais après cette enfance-là, on avait déjà l'œil » , avouent-ils. Ils se disent interchangeables, comme chacun des membres de la famille : « Ce qui compte, c'est que le client soit reçu par un Kraemer. » Les leurs sont plus jeunes, plus cosmopolites, aimant accrocher un tableau contemporain sur une console BVRB. Pour la deuxième fois dans l'histoire de leur dynastie, ils ont accepté de présenter un stand à la Biennale. Une reconstitution du Bureau ovale de la Maison-Blanche, à la moulure près, mais meublé de XVIII e d'exception. Clin d'œil à l'époque où Jackie Kennedy venait acheter chez eux de quoi meubler la résidence présidentielle...

Kraemer, 43, rue Monceau (VIIIe). Tél. : 01 45 63 31 23.

Franck Prazan : glamour et abstraction

C'est l'homme qui a installé Christie's avenue Matignon, après un début de carrière chez Dior. Coup de théâtre en 2004 : à 37 ans, il décide de reprendre la galerie que son père avait ouverte rue de Seine dans les années 1980 après avoir été collectionneur toute sa vie. Fidèle, il se plie à la spécialité familiale : l'abstraction française entre 1945 et 1965, avec Nicolas de Staël, Soulages, Dubuffet, Fautrier, Vieira da Silva. Il la présentera à la Biennale sur un stand en deux parties : l'une généraliste avec vingt œuvres importantes de l'École de Paris, l'autre dédiée à Fautrier, avec un panorama en dix œuvres. Rompu aux succès, qu'il glane avec l'élégance silencieuse des grands fauves, Prazan ouvrira une seconde galerie avenue Matignon en octobre.

Galerie Applicat Prazan, 16, rue de Seine (VIe). Tél. : 01 43 25 39 24. Et 14, avenue Matignon (VIIIe)

Benoît Sapiro : à l'Est, toute !

Sa galerie s'appelle « Le Minotaure » et Sapiro, 43 ans, a quelque chose de l'animal mythologique : physique imposant et caractère trempé. Formé par le critique d'art Georges Boudaille et par son père, galeriste d'art contemporain à Paris et Bruxelles dans les années 1960, Benoît Sapiro a ouvert sa galerie en 2002. Avec un credo : à l'Est, toute ! Pour y vendre

les artistes de l'Est qui ont, dans les années 1930 et 1950, fui le communisme. À Moscou, les toiles qu'il fait revenir au pays font un tabac auprès des collectionneurs. Pour la Biennale parisienne, Sapiro réunit Chagall, Boris Aronson ou Issachar ben Ryback : il s'agit d'évoquer les liens entre culture yiddish et avant-garde.

Galerie Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts (VIe). Tél. : 01 43 54 62 93.

Gaïa Donzet : les bonnes choses d'Italie



Gaïa Donzet

L'art, je ne suis pas née dedans, je m'y suis hissée », dit la jeune femme de 31 ans. Elle en a essayé tous les métiers, travaillant comme journaliste dans la radio, au ministère, jusqu'à monter l'antenne parisienne de la maison de vente Bonhams. « Cela me fendait le cœur de voir des gens vendre leurs objets. Dans une galerie, c'est l'autre versant : on rencontre de vrais - collectionneurs », confie-t-elle. En 2009, la famille Casamanti lui propose de diriger sa galerie parisienne. Elle relève le défi en pleine crise. La voilà entre des cimaises chantant les grands artistes de l'Italie moderne et contemporaine. Ceux-là même qu'elle montre à la Biennale : Boetti, Fontana, Morandi, Chirico ou Giacometti. A. B.

Galerie Tornabuoni , 16, avenue Matignon (VIIIe). Tél. : 01 53 53 51 51.

Antoine Laurentin : le XXe en marge du marché

Ce pilier du salon du dessin, qui a quitté la rue Sainte-Anne pour le quai Voltaire il y a six ans, nous étonne par ses choix d'artistes oubliés, en marge du marché, ou ses œuvres intimistes pour cabinet d'amateur. À la Biennale, cet historien d'art de 47 ans diplômé en droit fait un hommage à César Domela (1900-1992) avec quatorze tableaux reliefs en bois, galuchat et aluminium très spectaculaires. Ce Hollandais, qui fut l'un des fondateurs de l'abstraction, est peu visible aux enchères alors que ses œuvres (entre 50 000 et 80 000 €) sont dans les plus

grands musées. Ce bon vivant privilégie les pièces qui ne viennent pas de ventes publiques, comme un Dubuffet de New York (1952), un portrait au crayon de Matisse (1945) ou une ardoise de Magnelli (1937). Tous viennent de France !

Galerie Antoine Laurentin, 23, quai Voltaire (VIIe). Tél. : 01 42 97 43 42.